

Anis

Le blues de Cergy

Anis, dont le prénom signifie « le compagnon » en arabe littéraire, voit le jour en 1977, à Pontoise. Son père, opposant à Hassan II, quitte le Maroc pour la France où il devient médecin de campagne dans le Val d'Oise. Émigrée russe, sa mère est assistante sociale dans les cités. Issu d'un mariage mixte, Anis s'enrichit d'une double culture.

« Dans ma famille, on écoutait peu de musique mais on lisait beaucoup. Je ne suis jamais allé en Russie, mais je reste très attiré par les sonorités de cette langue. Au Maroc, je me sens bien même si je suis considéré comme un "effendi", c'est à dire un Arabe qui vit à l'occidentale. Je suis attiré par ces deux pays, pour des raisons... culinaires et musicales. Dans mes chansons, il n'y a pas d'influences orientales, sinon quelques petits clin d'œil dans des titres comme Avec le vent. Pas d'influences russes non plus, sinon peut-être dans la voix. Mais j'adorerais chanter en russe ou en arabe !

Adolescent, j'écoutais de tout : du reggae, de la soul, du blues, du rap, de la musique classique... Dans la chanson française, j'aime Édith Piaf, Colette Magny, Liane Foly, Jil Caplan, Arno, Renaud... Dans la chanson américaine, j'adore Tom Waits, les ambiances de ses chansons, ses textes, ses mélodies... »

Le métro

Anis fait ses premières armes dans un groupe de reggae de Cergy du nom de K2R Riddim. Il est l'un des quatre chanteurs et joue aussi du saxophone. Lorsqu'il quitte le groupe en 1997, c'est vers le... métro qu'il se dirige. « C'est là que je gagne ma vie avec la musique. Je n'étais pas "labellisé" RATP mais je chantais à l'arrache dans les wagons... Je me "produisais" sur plusieurs lignes : la 2, la 6, la 12. La mine d'or, c'était la ligne 6 ! J'attirais l'attention avec des reprises anglo-saxonnes puis j'enchaînais avec mes propres compositions en français. Très vite, des gens m'ont dit que je leur faisais penser à Charlélie Couture alors que je ne connais de lui que trois ou quatre chansons... »

Du jour au lendemain, il constate qu'il peut vivre de sa musique. « À ce moment-là, je n'ai plus demandé d'argent à mes parents ou à mes potes. Je bossais aux heures de pointe et les réactions, dans l'ensemble, étaient très encourageantes. Je me suis dit qu'il ne fallait plus faire marche arrière... »

Un jour, un homme lui remet un chèque de... mille francs ! Aujourd'hui, encore, il regrette de ne pas avoir gardé l'adresse de ce monsieur... « Ce qui m'aurait permis de

le remercier et de le tenir au courant de mon évolution. Il fait partie des gens qui m'ont boosté. »

Les encouragements deviennent pressants et lui donnent confiance en lui. « Jeune homme, allez à la Maison de la Radio ! », lui lance une petite dame. Un monsieur l'engueule littéralement : « Avec les chansons que vous faites, il faut suivre le cursus normal d'un chanteur. Allez, sortez-vous du métro, je ne veux plus vous voir ici ! »

Cette expérience va permettre à Anis d'enregistrer son premier CD de 7 titres, « Gadjo décalé » (sur lequel on trouve déjà Avec le vent et Reggablués).

« Gadjo décalé »

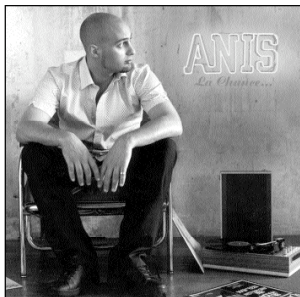
« Je chantais dans le métro lorsque quelqu'un me remet une carte en me disant : "Appelle à ce numéro..." Je tente le coup et je me retrouve, avec ma manager, dans le bureau du directeur artistique de Warner. Il ne pouvait pas nous proposer de contrat d'artiste mais il nous a prêté un studio. Pendant trois semaines, j'ai eu un studio avec un ingénieur du son, un réalisateur, des musiciens. J'ai enregistré neuf morceaux dont sept figurent sur ce premier CD.

J'avais le master, il ne me restait plus qu'à trouver 1800 euros pour faire presser mille exemplaires. Entre famille, potes et manager, on a eu la somme. Ce CD, on en a pressé plusieurs fois mille exemplaires. En camionnette, j'amenais les CD à

l'entrepôt de la FNAC, à Antony. Nous étions notre propre distributeur, ce qui n'était pas plus mal. Le disque est sorti le 25 septembre 2003 et tout s'est enchaîné puisqu'il est entré en play-list sur France Inter pendant une année avec Avec le vent puis Faut rêver. On a connu rapidement un petit succès, ce qui m'a permis, du jour au lendemain, d'aller faire des concerts en province.

Tiré à 14 000 exemplaires, ce premier CD auto-produit s'est vendu dans les concerts, à la FNAC et chez quelques disquaires indépendants en province. Pour une auto-production, c'était inespéré.

Depuis mes débuts dans le métro, je vis de la musique et je n'ai jamais été obligé de travailler en parallèle. Mes parents m'ont toujours encouragé et lorsque j'ai décidé d'arrêter les études pour me lancer dans la chanson, mon père m'a dit : "T'es sûr ? Alors, vas-y, accroche-toi !" La première fois que j'ai chanté à l'Olympia, en première partie de Tété, j'ai pu les inviter. Il y avait mon nom sur le fronton rouge, vous imaginez leur fierté... »



© Luc Valigny / EMI France / Virgin

JE CHANTE ! — Dans Cergy, les phrases sont très longues, il y a du verlan, de l'argot, un phrasé proche de celui des rappeurs... Il y a tout ce qui caractérise le rap, et pourtant c'est une chanson très mélodique, très « chanson »...

ANIS.— Oui, les phrases longues, ça me vient directement du rap, c'est toujours « ta-ca-ta-ca-ta »... Dans ma façon d'écrire, cette influence est encore très forte.

Un débit de rappeur, mais au service de chansons bien structurées, mélodiques et orchestrées. C'est assez rare et plutôt nouveau ?

C'est ma petite mixture... Je peux apprécier certains morceaux de rap agressif, mais par rapport à mon personnage, à mon vécu et à la façon dont je vis aujourd'hui, ce n'est pas à moi de chanter les problèmes que l'on rencontre dans les cités. Ce serait de l'imposture puisque je n'y ai pas grandi. Je suis « middle class » par rapport à plein de potes à moi qui, eux, étaient vraiment « populos »...

On sent de la bienveillance dans le regard que vous portez sur Cergy...

Bien sûr, j'adore cette ville... Je suis colérique mais j'ai la chance de ne pas avoir la haine, même si je comprends qu'on puisse l'avoir. Je voulais parler de ma ville comme je l'avais vécue. Avec toute la naïveté et l'énergie que l'on a à l'adolescence. Et je tenais aussi à ce que ce soit dansant.